

^a LA SYRIE, NOS AMIS LES LIVRES

ANDRE GIDE ⁽¹⁾

16 Septembre
1931

L'AMOUR ET LA DIVINITÉ

« Il est difficile de lire sans admiration un livre de Gide, a écrit Marcel Arland, plus difficile encore de le lire avec un véritable amour. »

C'est aussi le sentiment d'Edouard Martinet qui vient de publier aux éditions Atlinger un essai sur André Gide.

« Je confesse qu'en vertu même d'une longue intimité avec ses œuvres, qui m'ont appris à comprendre mieux l'écrivain, à l'apprécier davantage, à le juger plus favorablement, cette sympathie que j'ai accordée totale à un Baudelaire, à un Stendhal, à un Gourmont, à un France, à un Mozart et à un Debussy, à lui, je la lui refuse en partie. »

J'ai le plaisir de n'être point de l'avis de ces deux critiques. Bien plutôt ai-je lu Gide avec mon cœur avant de le soumettre aux critiques de ma raison et je traduirais encore mieux ma pensée en disant que c'est mon cœur qui m'en a donné l'intelligence. « Je ne le connais pas et je l'aime ; » écrivais-je, il y a quelques années, la première fois que je me permis de parler de ce pur artiste. J'ajoutais : « J'ai l'intuition d'avoir rencontré le vrai Gide et je pourrais dire de lui ce que Jules Lemaitre dit à peu près de Jean-Jacques : « On le prend pour le condamner et on se met à l'aimer malgré tout. Satanique, dit-on. Mais je le juge, de même que Baudelaire infiniment humain. Chercher pour savoir : savoir pour consoler ; une charité immense, voilà Gide, tel que je l'ai vu, face et sourire d'apôtre illuminant la forêt vierge. Si j'apprends ses faiblesses, il me devient plus cher. Pour se faire aimer, n'a-t-il pas fallu que Dieu se fit homme ? »

faire aimer, n'a-t-il pas fallu que Dieu se fit homme ? »

Depuis, j'ai fréquenté davantage le poète des « *Nourritures Terrestres* » et il se peut que je n'aie point toujours bien compris le penseur, mais mon affection pour l'homme m'a fait que croître. Son chant frémissant et tragique, je ne saurais m'en passer. Si indigne que je me sente parfois, je compte au nombre de ces lecteurs, dont parle Léon Daudet, et que les œuvres de Gide hallucinent.

Pour avoir écrit un des livres les plus susceptibles de faire aimer André Gide, on pardonnera aisément à Edouard Martinet de ne point donner toute sa sympathie à ce maître ; on lui pardonnera même de la donner dans le même temps à Anatole France, beau talent, quoique fort convenu, mais cœur plutôt sec. D'ailleurs, il est possible que la résistance d'Edouard Martinet au charme gidien soit l'aveu inconscient, non pas de moins de sympathie, mais d'une sympathie plus relevée que celle qu'il accorde même à Baudelaire et à Stendhal. On n'aime vraiment bien que ce qu'on est capable de détester.

Mais comment n'auraient-ils pas le cœur réconforté d'amour ineffable ceux qui ont entendu le chère voix : « La charité est comparable à cette source que Moïse fait jaillir du rocher. Car il advient que, sur la route de la terre promise, le peuple élu meure de soif. L'on pense alors : dans les régions que j'ai quittées, les eaux coulaient en abondance. Mais la terre promise, c'est par delà le désert qu'on la trouve. Et ceux-là seuls la trouvent qui... »

Sur toutes leurs voies, les hommes ne tâtonneraient pas tant, s'ils marchaient leur cœur à la main jetant dans les brouillards ou dans les ténèbres ses pures clartés.

Quoiqu'il ne veuille pas qu'il en soit tout à fait dit ainsi, Edouard Martinet n'a pas agi autrement : « J'aimerais que, écrit-il, nous remémorant toutes les pages lues, écoutant l'unisson des confidences que nous a livrées Gide sur sa vie... nous sentions notre cœur envahi par une grande lumière ... » Je crois qu'il y aura peu de ses lecteurs pour lesquels son désir ne se réalisera pas et, ce beau résultat, il ne l'aurait pu obtenir sans une sympathie vraiment agissante.

Son étude, indispensable à ceux qui voudront aborder l'œuvre gidiennne sans parti pris, est divisée en six parties. Edouard Martinet a d'abord essayé de demander à des portraits d'André Gide de lui révéler le plus qu'ils pouvaient de l'homme lui-même. Celui qui fut gravé par Théo van Rysselberghe lui parut vraiment éloquent. Les impressions qu'il lui donne, il les confronte avec les descriptions d'autres auteurs, avec d'autres portraits par Jacques Emile Blanche, André Rouveyre, P. Albert Laurens et partout il retrouve le même regard plein de réticence, le masque complexe qui ne laisse pas le spectateur sans quelque inquiétude. « On résumerait assez bien cette impression, écrit-il, en disant de Gide qu'il a le regard d'un paysan normand — lequel aurait des lettres, bien entendu. »

Tout ce chapitre nous paraît d'une physiognomie assez vaine et contradictoire. J'admets mal qu'on juge si retors, si réticent un homme qui a donné à ses semblables le plus grand exemple de sincérité qui soit depuis Montaigne. Là encore, c'est Léon Daudet qui a raison : « André Gide m'a paru aussi éloigné du mensonge que possible, aussi éloigné de l'attitude que possible... Il écrit avec une indépendance totale... » Pour le reste, il ne faut point confondre pudeur et mensonge. C'est un désir légitime qui pousse Gide à avouer : « J'ai plus grand soin de cacher ma pensée que de la dire, et il me paraît plus séant de la laisser découvrir, par qui la cherche vraiment, que de l'exposer. »

Car il n'est point sans craindre l'approbation des autres et il pourrait convenir avec Fr. Paulhan « que l'opinion que les autres se feront d'après la mienne ne sera pas la mienne, qu'ils me la déformeront, chacun selon son esprit, que si nous sommes d'accord sur les mots, sur une abstraction peut-être, au fond nous différons de pensée et, ce qui est aussi grave, de sentiment. Que nous ne nous entendrons jamais bien sur les conséquences, sur le rayonnement de l'idée acceptée. »

conséquences, sur le rayonnement de l'idée acceptée. »

Il me semble donc qu'Edouard Martinet eût dû mieux comprendre à l'attitude d'André Gide, qui n'est pas celle, ni oui ni non, du paysan normand, mais la prudente réserve de tout maître, en garde contre l'incompréhension et les excès des disciples. Cette incompréhension, le critique la reconnaît, d'ailleurs, quelques pages plus loin et l'on est d'autant plus surpris qu'il ait adopté cette peinture courante et conventionnelle d'un Gide rusé, artificieux et faux. On sent Edouard Martinet par trop influencé des outrances d'André Rouveyre et pas assez par le beau masque que son ami P. E. Vibert a gravé pour la couverture de son livre.

Regard trop sombre, à mon gré, trop autoritaire, mais direct ; visage tourmenté par les dures recherches, les pénibles expériences de la vie, contracté par la réflexion, mais qui s'épanouit en sérénité dans le front immense comme celui de Montaigne. Sans doute, cette sérénité à laquelle Gide prétend, il ne l'a point trouvée, comme son grand modèle, autour de son berceau. Il a dû réagir fortement, ainsi que nous le verrons, mais pourquoi lui refuser, aujourd'hui, le bénéfice de la victoire. Rien ne nous édifie mieux sur ce point que la lecture de son « *Voyage au Congo*. » Quant aux lèvres, ce sont bien celles qu'Oscar Wilde n'aimait pas, parce qu'elles « sont droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti. »

N'exagérons cependant point ces correspondances du physique et du moral. Il y a trop de démons qui nous offrent visages d'anges, pour que nous voulions voir, en Gide, autre chose qu'un homme, dont la grandeur est faite, selon Pascal, de ce qu'il se sait faible. Aussi le témoignage du docteur Andreae nous est-il infiniment précieux.

« Quand Gide vint me trouver (il avait alors une vingtaine d'années), deux choses me frappèrent : sa turbulence et sa suractivité cérébrale. On a peine à imaginer la somme de vie que ce jeune homme avait à dépenser. Quand il s'amusaient avec mes gosses, il faisait plus de bruit qu'eux tous. C'était un beau tapage... »

Voilà ramené notre héros à la mesure commune, mais n'est-ce pas ainsi que ces rares exemplaires d'humanité nous paraissent plus grands ?

Jean DOBELLE

(1) Editions Victor Attinger. En vente chez Bugnard.